

# UN APPEL DANGEREUX

RELEVER LES DÉFIS DU  
MINISTÈRE PASTORAL

PAUL DAVID TRIPP

ÉDITIONS  CRUCIFORME

# EN ROUTE VERS LE DÉSASTRE

J'étais un homme rempli de colère. Malheureusement, je l'ignorais. Je croyais avoir une perception plus juste que quiconque sur mon propre compte : selon moi, je n'étais pas coléreux. Bien sûr, je ne pensais pas être parfait. Je savais que j'avais besoin des autres, mais je vivais sans m'en soucier. Luella, ma chère femme, a longtemps cherché à me faire prendre conscience de ma colère. Elle l'a fait fidèlement, à la fois avec fermeté et grâce. Elle n'a jamais haussé le ton en s'adressant à moi, elle ne m'a jamais injurié et ne m'a jamais fait de reproche devant nos enfants. À maintes reprises, elle m'a laissé entendre que ma colère n'était ni justifiée ni acceptable. Je m'émerveille encore de la force de caractère dont elle a fait preuve durant ces jours très difficiles. J'ai découvert plus tard qu'elle avait déjà un plan. Elle n'envisageait pas de me divorcer, bien sûr. Elle savait seulement qu'il fallait briser ce cycle de colère pour pouvoir vivre la réconciliation et le type de relation prévue par Dieu dans le mariage.

Chaque fois que Luella attirait mon attention sur un nouvel exemple de ma colère, je réagissais toujours de la même manière. Je réveillais alors l'avocat qui sommeillait au fond de mon cœur, j'enfilais ma toge de justice, et je lui rappelais à quel point j'étais un bon mari pour elle. Je repassais la liste plutôt longue de tout ce que je faisais pour lui faciliter la vie. Je suis un « homme d'intérieur » : les corvées ménagères ne m'ennuient pas et j'aime cuisiner. Je pouvais donc énumérer plusieurs choses qui confirmaient que je n'étais pas celui qu'elle prétendait. Par la même occasion, j'espérais également la convaincre qu'elle

avait tort. Mais Luella n'était pas convaincue. Elle était de plus en plus persuadée qu'un changement s'imposait. Je souhaitais seulement qu'elle me laisse tranquille, mais elle persistait et franchement, cela m'irritait.

J'étais en route vers le désastre. J'ai peur quand j'y repense maintenant. Je détruisais peu à peu ma relation conjugale et mon ministère et je n'en savais rien. L'écart s'accroissait entre ma véritable identité et celle du personnage public engagé dans le ministère. L'homme irritable et impatient que j'étais à la maison était très différent du pasteur aimable et patient que connaissaient les membres de notre Église. Je dois dire qu'ils me voyaient le plus souvent dans le contexte du ministère et de l'adoration. Je me sentais de plus en plus confortable avec certaines choses qui auraient dû me troubler et m'accuser. Je n'éprouvais pas vraiment le besoin de changer. J'étais bien ainsi. Je ne percevais pas la schizophrénie spirituelle qui dissociait ma vie personnelle de ma vie publique. Le statu quo ne pouvait plus durer pour l'unique raison que j'étais et que je suis toujours le fils d'un Rédempteur inlassable : il n'abandonne pas l'œuvre de ses mains avant qu'elle soit terminée. J'étais aveugle et je m'endurcissais progressivement. Pourtant, je poursuivais allègrement le travail au sein d'une Église locale et d'une école chrétienne florissantes.

Lorsque Luella abordait le sujet, je lui répondais qu'elle était la femme mécontente typique et que j'allais prier pour elle. Vraiment! Quel encouragement de ma part! En fait, cette réponse produisait l'effet contraire et lui démontrait deux choses : d'abord, l'ampleur de mon aveuglement, puis le fait qu'elle n'avait aucune puissance pour me changer. Elle était confrontée au fait qu'elle ne serait jamais plus qu'un instrument entre les mains puissantes de Dieu. Seule l'action de la grâce pouvait opérer la transformation nécessaire.

Toutefois, Dieu a béni Luella et lui a accordé la foi persévérante dont elle avait besoin pour continuer à m'interpeller, souvent au cœur de moments très décourageants. Ce que je m'appête à vous raconter est à la fois humiliant et embarrassant. Un jour où ma femme me reprenait à la suite d'un nouvel épisode de colère, je me suis emporté et je lui ai réellement jeté à la figure ces paroles inqualifiables : « Quatre-vingt-quinze pour cent des femmes de notre Église auraient

aimé marier un homme comme moi! » Quel homme orgueilleux! Quel aveuglement! Comment avais-je pu affirmer une telle chose? Luella m'a vite répondu qu'elle faisait partie des cinq autres pour cent. Dieu était sur le point de reconstruire mon cœur et ma vie, même si j'ignorais alors mon besoin ou ce qui allait se produire.

Mon frère Tedd et moi rentrions à la maison en voiture après une formation pour pasteurs. Je n'aurais jamais cru qu'un simple voyage puisse être aussi déterminant. Tedd a proposé que nous commencions tout de suite à mettre en pratique dans nos propres vies ce que nous avons appris au cours du week-end. « Et si on commençait par toi? » m'a-t-il dit. Je serai éternellement reconnaissant pour ce qui s'est passé par la suite! Pendant que Tedd me posait certaines questions, il me semblait que Dieu faisait tomber le voile de mes yeux et me permettait de me voir et de m'entendre clairement pour la première fois. Le Saint-Esprit se servait des questions de Tedd à ce moment précis.

Dieu m'ouvrait les yeux : mon cœur a été brisé sur-le-champ. Les réalités que ces questions m'ont permis de voir étaient si loin de la perception que j'entretenais depuis tant d'années. J'avais du mal à croire que j'étais réellement l'homme que je voyais et entendais alors. Pourtant, c'était bien moi. Les scénarios que je m'entendais raconter en réponse aux questions de Tedd étaient tout à fait inouïs. Cet instant de secours divin, puissant et sans équivoque, était trop grand pour que je puisse le saisir sous le choc et l'émotion du moment. J'ignore également si Tedd était conscient alors de l'importance de ce qui se produisait.

J'avais hâte de rentrer pour parler à Luella. Je savais que cette perspective toute nouvelle, en plus d'être le résultat de ce que Dieu avait fait par l'intermédiaire de Tedd, était aussi celui de la fidélité aimante et déterminée de ma femme durant toutes ces années éprouvantes. J'ai un sens de l'humour plutôt vif et mon arrivée à la maison s'accompagne souvent de plaisanteries. Mais pas ce soir-là. J'étais troublé par ce genre de conviction qui change une vie et un cœur. Je crois que Luella a tout de suite su qu'il se passait quelque chose. Je lui ai demandé si nous pouvions nous asseoir et discuter, même s'il était tard. « Je sais que tu essaies depuis longtemps de me montrer ma colère et que je refusais de la voir, lui ai-je dit. J'ai toujours rejeté le blâme sur

toi, mais pour la première fois, je suis sincèrement prêt à t'écouter. Je veux entendre ce que tu as à me dire. »

Je n'oublierai jamais ce qui s'est passé ensuite. À travers ses larmes, Luella m'a dit qu'elle m'aimait, puis elle a parlé durant deux heures. C'est au cours de ces deux heures que Dieu a entamé le *processus* radical de démolition et de reconstruction de mon cœur. Oui. Car il s'agit bien d'un processus. Je n'ai pas été frappé par la foudre. Je ne me suis pas transformé forcément en homme plein de douceur. Toutefois, j'avais désormais les yeux, les oreilles et le cœur ouverts. Les mois qui suivirent ont été incroyablement pénibles. Ma colère semblait se manifester dans toutes les situations de ma vie. À certains moments, la douleur paraissait insoutenable. C'était la douleur de la grâce. Dieu donnait à la colère que j'avais niée et excusée le goût de la vomissure. Il s'assurait que je ne reviendrais jamais plus en arrière. Je subissais une intervention spirituelle intensive. Cette douleur n'était pas le signe que Dieu m'avait retiré son amour et sa grâce. Au contraire, elle était la preuve évidente que Dieu déversait son amour et sa grâce sur moi. Cette épreuve de conviction était l'exaucement d'une prière si souvent formulée : le salut (la sanctification) de mon âme.

Un événement précis est survenu plusieurs mois après cette soirée mémorable. Je descendais l'escalier et j'ai aperçu Luella assise au salon. Elle me tournait le dos. J'ai alors constaté à mon grand étonnement que je ne pouvais me souvenir de la dernière fois où j'avais ressenti cette affreuse colère à son égard. À vrai dire, je n'étais pas sanctifié au point de ne plus ressentir la moindre impatience ou irritation. Toutefois, cette colère qui dominait ma vie avait disparu. Gloire à Dieu! Je me suis tenu derrière elle et j'ai mis les mains sur ses épaules. Elle a renversé la tête en arrière pour me regarder et je lui ai dit : « Tu sais, je ne suis plus en colère contre toi. » Ensemble, nous avons ri et pleuré en même temps devant la beauté de ce que Dieu avait accompli.

### **UN CAS NON ISOLÉ**

J'ai appris au cours de mes visites dans des centaines d'Églises à travers le monde que mon expérience pastorale n'est malheureusement pas un cas isolé. Bien sûr, les détails sont uniques, mais la même dispa-

rité entre le personnage public et la vie privée est présente dans la vie d'un grand nombre de pasteurs. J'ai entendu tant d'histoires et tant de confessions : j'ai porté les soucis et la peine associés à l'état actuel de la culture pastorale. C'est ce fardeau, de même que ma connaissance et mon expérience de la grâce transformatrice qui m'ont poussé à écrire ce livre.

Trois éléments sous-jacents ont contribué à l'aveuglement spirituel dans ma propre vie et dans celle de plusieurs pasteurs avec qui j'ai discuté. Ces éléments sont utiles pour examiner les aspects de la culture pastorale qui ne sont pas conformes à la Bible. Ils nous aident aussi à considérer certaines tentations caractéristiques ou intensifiées par le ministère.

#### 1) J'AI LAISSÉ MON MINISTÈRE DÉFINIR MON IDENTITÉ.

Ceux qui s'engagent dans le ministère doivent comprendre ceci : « Personne n'a plus d'influence sur votre vie que vous-même, car personne ne vous parle aussi souvent que vous le faites vous-même. » Que vous en soyez conscient ou non, vous entretenez avec vous-même un monologue ininterrompu, et ce que vous vous dites façonne votre vie. Votre monologue continu porte sur votre identité, votre spiritualité, votre rôle, vos émotions, votre mentalité, votre personnalité, vos relations, etc. Vous vous prêchez constamment une sorte d'évangile. Soit l'antiévangile de votre propre justice, de votre puissance et de votre sagesse, soit le véritable Évangile du profond besoin spirituel et de la grâce suffisante. Soit un antiévangile de solitude et d'inaptitude, soit le véritable Évangile de la présence, de la provision et de la puissance d'un Christ omniprésent.

Le cœur même de cette conversation intérieure porte sur l'identité. Les êtres humains s'attribuent constamment une forme ou une autre d'identité. Tous, ils la cherchent sur le plan vertical, en se basant sur ce qu'ils sont en Christ, ou horizontal, dans les situations, les expériences et les relations de leur quotidien. Or, le fait de chercher une identité axée sur la dimension horizontale est une tentation particulière au ministère. Ce problème d'identité explique en partie

pourquoi j'étais si aveugle quant à la grande discordance entre ma vie pastorale publique et ma vie familiale privée.

Le ministère était devenu mon identité. Je ne me voyais plus comme un enfant de Dieu en constante lutte contre le péché, qui tous les jours a besoin de la grâce et du corps de Christ qu'il est appelé à servir. Je n'étais plus un croyant au cœur du processus de sanctification. J'étais devenu un *pasteur*. Voilà tout. L'office de pasteur me définissait : c'était pour moi bien plus qu'un appel et un ensemble de dons de Dieu reconnus par le corps de Christ. C'était *moi*. Et cette dynamique spirituelle présentait de grands dangers.

Ma vie chrétienne avait cessé d'être une relation et mon cœur refusait de le comprendre. Bien sûr, je savais que Dieu est mon Père et moi son enfant, mais les choses semblaient différentes en réalité. Ma foi était devenue une simple compétence professionnelle dans le cadre de mon travail. Mon rôle de pasteur définissait ma compréhension de mon identité. Il façonnait mes relations avec l'entourage. Mon appel était devenu mon identité et à mon insu, cela m'attirait de graves ennuis. Je me dirigeais tout droit vers un désastre. J'avais laissé la colère gouverner ma vie, quoique le péché ait pu tout aussi bien prendre une autre forme.

Je ne m'étonne pas de constater que bon nombre de pasteurs sont amers, ou mal à l'aise dans leurs rapports sociaux. Plusieurs d'entre eux vivent des relations troublées ou dysfonctionnelles à la maison, ou entretiennent des relations tendues avec des responsables ou des membres engagés de l'Église. Je ne m'étonne pas que plusieurs soient aux prises avec des péchés secrets non confessés. Est-il possible que toutes ces luttes découlent de l'habitude de nous définir d'une façon non biblique? Par conséquent, nous entrons en relation avec Dieu et les autres sans reconnaître nos véritables besoins : nous ne sommes pas ouverts au ministère des autres envers nous et à l'œuvre de conviction qu'exerce le Saint-Esprit. Une telle attitude anéantit toute vitalité de l'intimité de notre marche avec Dieu. Il est difficile d'adorer avec tendresse et avec cœur alors que nous pensons avoir atteint les plus hauts sommets. Personne ne célèbre avec autant d'ardeur la présence et la grâce du Seigneur Jésus-Christ que celui qui a reconnu en avoir

quotidiennement et désespérément besoin. Toutefois, le ministère m'avait redéfini. Je me croyais différent de tous les autres, je pensais appartenir à une catégorie unique. Et puisque je n'étais pas comme tout le monde, je n'éprouvais pas les mêmes besoins que les autres. Or, si vous aviez tenté de me raisonner et d'aborder précisément ce sujet, je vous aurais répondu que c'étaient des foutaises.

Je ne suis pas différent des autres. Bon nombre de pasteurs ont accédé à une catégorie spirituelle qui n'existe pas. Ils pensent être ce qu'ils ne sont pas. Par conséquent, ils réagissent de façon inappropriée et prennent des habitudes qui mettent en péril leur vitalité spirituelle. Ils s'accommodent d'une vie sans prière ou que la préparation parvient trop souvent à supplanter. Ils sont à l'aise de vivre en périphérie ou au-dessus du corps de Christ. Ils sont prompts à exhorter les autres, mais peu ouverts à accueillir eux-mêmes l'exhortation. Ils ont cessé depuis longtemps d'avoir une juste opinion d'eux-mêmes. Par conséquent, ils acceptent mal les reproches empreints d'amour que leur adressent les autres. Ils ont aussi tendance à ramener à la maison cette identité distinctive et font preuve d'un manque flagrant d'humilité et de patience envers leur famille.

En conséquence, la fausse identité que plusieurs se sont assignée définit leur façon de voir les autres et d'interagir avec eux. Nous avons désespérément besoin de toutes les vérités que nous enseignons aux autres. La compréhension de cette réalité nous rend plus compatissants, patients, bienveillants et aimables. Nous devenons plus humbles et plus amicaux lorsque nous croyons que la personne devant nous nous ressemble plus qu'elle ne diffère de nous. Quand nous nous plaçons dans une catégorie à part qui nous donne l'impression d'avoir accédé aux plus hautes sphères spirituelles, il est très facile de juger les autres et de manifester de l'impatience à leur égard. J'ai un jour entendu un pasteur verbaliser exactement ce principe sans s'en rendre compte.

Mon frère Tedd et moi assistions à une importante conférence sur la vie chrétienne et écoutions un pasteur renommé parler de l'adoration familiale. Il évoquait le zèle et la discipline dont avaient fait preuve les vaillants pères de notre foi. Il dépeignait par de longues illustrations leur manière de conduire leur culte familial. Je crois que

chacun de nous percevait à quel point ses propos étaient accusateurs et décourageants. Je ressentais le lourd fardeau de l'auditoire en l'écoutant. Je le suppliais intérieurement : « Réconforte-nous par la grâce! Réconforte-nous par la grâce! » Mais la grâce ne s'est jamais manifestée.

En route vers l'hôtel, Tedd et moi étions dans la même voiture que ce conférencier et un autre pasteur qui nous y conduisait. Notre conducteur, qui avait de toute évidence ressenti le même fardeau, a posé une brillante question. « Que diriez-vous, a-t-il demandé, à un homme de votre Église qui vous dirait : "Pasteur, je sais que je suis censé faire un culte en famille, mais les choses sont tellement chaotiques à la maison que je peux à peine me lever le matin pour nourrir mes enfants et les conduire à l'école. Je ne sais pas si je saurais comment organiser un culte."? » (La réponse suivante n'est d'aucune façon inventée ou exagérée.) « Voilà ce que je lui dirais, a répondu le conférencier : "Je suis pasteur, ce qui veut dire que je porte probablement beaucoup plus de fardeaux pour beaucoup plus de gens que toi. Alors, si moi j'arrive à faire un culte en famille, tu le peux certainement toi aussi." » C'est exactement ce qu'il a répondu! Sans doute parce qu'il se sentait à l'aise de s'exprimer ainsi en compagnie d'autres pasteurs. Il ne s'identifiait aucunement aux luttes de cet homme. Son ministère était dépourvu de grâce. Le pasteur, sorti tout droit d'un univers que ce père de famille ne comprenait pas, l'a chargé de la loi encore plus lourdement.

Sa réponse m'a profondément irrité, jusqu'à ce que je me souvienne que j'avais agi de la même manière maintes et maintes fois envers ma femme et mes enfants. À la maison, il était si facile d'infliger mon jugement alors que j'étais trop avare pour accorder la grâce. Toutefois, un autre principe encore plus dangereux était à l'œuvre. Cette identité issue d'une catégorie à part définissait non seulement ma relation avec les autres, mais aussi avec Dieu.

Aveuglé au point de ne pas voir clairement mon cœur, j'étais orgueilleux, inabordable et sur la défensive. J'étais devenu beaucoup trop confortable. J'étais pasteur : je n'éprouvais donc pas les mêmes besoins que les autres. Je répète que sur le plan conceptuel et théologique, j'aurais nié une telle chose. Être pasteur était bien sûr mon appel et non pas mon identité. Être enfant du Dieu Très-Haut : voilà

la véritable identité que m'avait accordée la croix! Mon identité, c'était celle d'un membre du corps de Christ en train d'être sanctifié. Celle du pécheur qui a désespérément besoin de la grâce qui sauve, transforme, fortifie et délivre. Je ne me rendais pas compte du fait que je cherchais autour de moi ce que j'avais déjà reçu en Christ. Cette vaine poursuite produisait de mauvais fruits dans mon cœur, mon ministère et mes relations. J'avais laissé le ministère définir mon identité. Je comptais en tirer un sentiment de bien-être intérieur. Or, le ministère ne pouvait pas me le procurer.

## 2) J'AI LAISSÉ MA CONNAISSANCE BIBLIQUE ET THÉOLOGIQUE DÉFINIR MA MATURITÉ.

Ce point diffère suffisamment du premier pour que nous l'examinions séparément. Le ministère peut subtilement mener à redéfinir la maturité spirituelle et ses effets. Cette définition provient de notre perception du péché et de ses conséquences. Un nombre considérable de pasteurs intègrent à leur ministère une fausse définition de la maturité. Cette manière de voir résulte d'une culture éducationnelle qui a tendance à s'imposer au séminaire.

Le séminaire tend à faire de la foi une pratique éducative : elle devient un monde d'idées à maîtriser. (J'aborderai ce sujet plus loin.) Ainsi, il est relativement facile pour un étudiant de croire que la maturité spirituelle concerne la précision de sa connaissance théologique et l'étendue de son bagage biblique. Les diplômés du séminaire, qui sont des experts de la Bible et de la théologie, ont tendance à se considérer comme des croyants matures. Toutefois, précisons que la maturité n'est pas un phénomène qui se produit uniquement dans la tête (bien qu'il s'agisse d'un élément important de la maturité spirituelle). Elle relève plutôt de la manière de vivre. Il est possible d'être à la fois perspicace sur le plan théologique et très immature, d'être un érudit de la Bible et en même temps de sous-estimer l'importance de son propre besoin de croissance spirituelle.

J'ai obtenu mon diplôme du séminaire avec distinction et j'ai remporté des prix d'excellence. J'estimais donc que j'étais mature. Selon moi, ceux qui ne partageaient pas mon point de vue me jugeaient et me

comprenaient mal. À vrai dire, je considérais ces moments de confrontation comme des persécutions que sont appelés à subir tous ceux qui se consacrent au ministère de l'Évangile. Or, ces idées proviennent d'une mauvaise compréhension de la nature du péché et de la grâce. Le problème du péché n'est pas intellectuel avant tout. (Bien sûr, il touche l'intellect, comme il touche l'ensemble de l'être.) Le péché est d'abord un problème moral. Il constitue la rébellion contre Dieu et la quête qui vise à usurper la gloire qui lui est due. Le péché, ce n'est pas surtout la désobéissance à un ensemble de règles abstraites. C'est d'abord et avant tout la rupture d'une relation avec Dieu. Puisque j'ai brisé cette relation, il devient facile et naturel de me rebeller contre les règles de Dieu. Ce n'est donc pas seulement ma tête qui a besoin d'être renouvelée par la saine doctrine biblique : la grâce puissante du Seigneur Jésus-Christ réclame aussi mon cœur. La revendication de mon cœur est à la fois un événement (la justification) et un processus (la sanctification). Le séminaire ne réglerait donc pas mon plus grand problème : le péché. Il peut contribuer à la solution, mais il peut aussi m'aveugler sur ma véritable condition par sa tendance à redéfinir la maturité. La maturité biblique ne se rapporte jamais uniquement à ce que nous savons. Elle est toujours associée à la manière dont la grâce emploie ce que nous avons appris pour transformer notre façon de vivre.

Songez à Adam et Ève, par exemple. Ils n'ont pas désobéi à Dieu parce qu'ils ignoraient intellectuellement ses commandements. Non. Ils ont volontairement outrepassé les limites que Dieu leur avait fixées parce qu'ils enviaient sa position. La guerre spirituelle en Éden s'est livrée sur le terrain des désirs du cœur. La bataille faisait rage sur un plan plus profond que la simple connaissance. Songez à David. Il n'a pas réclamé Bath-Schéba pour lui-même et planifié la mort de son mari parce qu'il ignorait les interdictions de Dieu au sujet de l'adultère et du meurtre. Non. David a commis de tels actes parce qu'à un certain moment il ne s'est plus soucié de la volonté de Dieu. Il voulait obtenir ce que son cœur désirait, et il était prêt à tout pour y parvenir.

Songez encore à ce que signifie la sagesse. Il y a une grande différence entre la connaissance et la sagesse. La connaissance est une juste compréhension de la vérité. La sagesse est la manière de comprendre et d'appliquer cette vérité aux situations et aux relations

de la vie quotidienne. La connaissance est un exercice du cerveau. La sagesse est l'engagement du cœur qui mène à une vie transformée.

J'exerçais mon ministère pastoral avec une conception non biblique de la maturité. Toutefois, je l'ignorais. Je me rends compte aujourd'hui que je croyais être parvenu au point culminant de ma carrière. Je me croyais beaucoup plus mature que je l'étais réellement. Ainsi, lorsque Luella s'opposait avec amour et fidélité à ma façon d'agir, je me défendais et je pensais par défaut qu'elle avait tort. J'étais de plus en plus persuadé que c'était elle qui avait un problème. Je ne ressentais pas mon besoin. Par conséquent, je n'étais pas ouvert à la correction et j'utilisais ma connaissance biblique et théologique pour me défendre. Je m'enfonçais dans un véritable borbier et je n'en savais rien.

### 3) J'AI CONFONDU LE SUCCÈS DE MON MINISTÈRE AVEC L'APPROBATION DE MON MODE DE VIE PAR DIEU.

Le ministère pastoral était exaltant sur plusieurs plans. L'Église croissait en nombre et les gens semblaient grandir spirituellement. De plus en plus de personnes semblaient s'engager dans cette communauté spirituelle vivante et nous étions témoins des luttes que livraient leurs cœurs. L'école chrétienne que nous avons fondée devenait de plus en plus influente et jouissait d'une bonne réputation. Nous commençons à découvrir et à former des dirigeants. Bien sûr, tout n'était pas rose : nous avons connu des périodes sombres et pénibles. Mais j'entamais chaque journée avec le profond sentiment d'être privilégié que Dieu m'ait appelé à accomplir cette tâche. Je dirigeais une communauté chrétienne et Dieu bénissait nos efforts. Toutefois, je recevais ces bénédictions de la mauvaise façon. Inconsciemment, j'interprétais la fidélité de Dieu envers moi, son peuple, l'œuvre de son royaume, son plan de rédemption et son Église comme une manifestation de l'approbation de Dieu à mon égard. La perspective que j'entretenais au sujet de mon ministère, mais surtout de moi-même, se résumait ainsi : « Je fais partie des gens bien et Dieu me soutient dans tout ce que je fais. » En effet, je disais à Luella (c'est embarrassant, mais essentiel de l'admettre) : « Si je suis mauvais à ce point, comment se fait-il que Dieu bénisse tout ce que je touche? » Dieu agissait ainsi, non parce qu'il approuvait mon mode de vie, mais à cause de son zèle pour sa

propre gloire. Il se montrait fidèle aux promesses de sa grâce envers son peuple. Puisque Dieu détient l'autorité et la puissance, il utilise l'instrument qu'il choisit de la façon dont il choisit. Le succès d'un ministère dépeint la personne de Dieu plus qu'il ne décrit les personnes qu'il utilise pour accomplir ses desseins. Je me trompais complètement. Je m'appropriais une gloire que je ne méritais pas pour ce que je ne pouvais faire moi-même. Je croyais que tout convergerait vers moi, ce qui m'empêchait de voir que j'étais en route vers le désastre. J'ignorais tout de mon profond besoin d'être secouru par la grâce de Dieu.



J'avais besoin du secours de la grâce et Dieu est venu à ma rescousse. Pour ce faire, il a utilisé la fidélité de Luella et les questions incisives de Tedd. Et vous? Comment vous percevez-vous? Quelles sont les choses que vous vous répétez constamment à votre sujet? Y a-t-il des signes subtils dans votre vie qui indiquent que vous vous considérez comme différent de ceux qui ont été confiés à vos soins? Vous considérez-vous comme un ministre de la grâce qui a besoin de cette même grâce? Vous êtes-vous habitué aux disparités entre l'Évangile que vous prêchez et votre façon de vivre? Y a-t-il des incohérences entre votre personnalité publique et les détails de votre vie privée? Encouragez-vous dans votre Église un niveau de communion auquel vous ne vous soumettez pas vous-mêmes? Tombez-vous dans le piège qui consiste à croire que personne ne vous connaît mieux que vous-même? Vous servez-vous de votre connaissance ou de votre expérience pour réfuter les critiques?

Pasteur, vous n'avez pas à avoir peur de ce qui se trouve dans votre cœur, ni à craindre d'être connu. Tout ce qui pourrait être dévoilé à votre sujet a déjà été couvert par le sang précieux de votre Roi et Sauveur, Jésus.